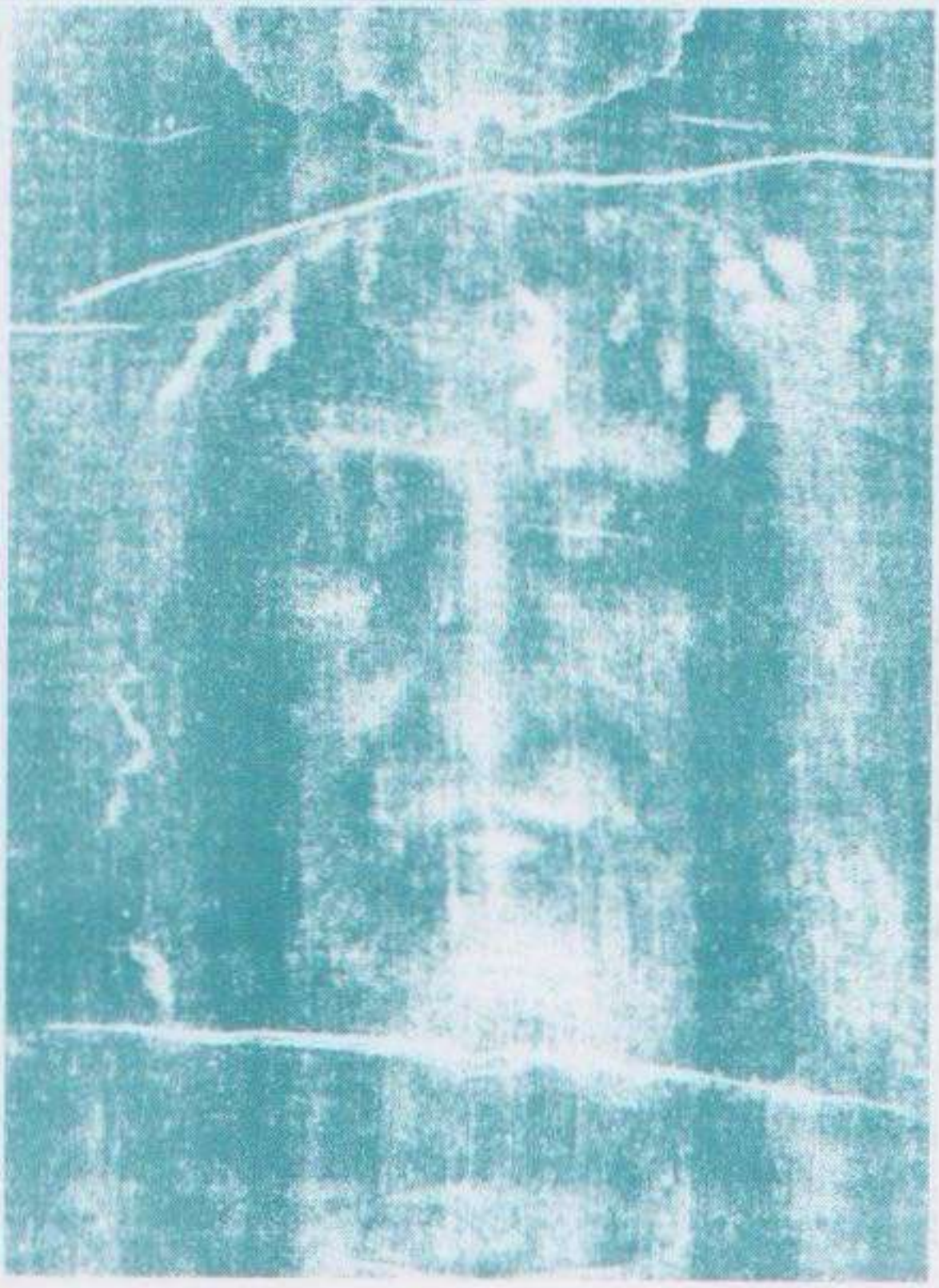
MONTRE-NOUS
TON VISAGE

N 17

J. de Courtivron
Fr. A.. Cantin
Pasteur Gounelle
Père J.B. Rinaudo
P. de Riedmatten
Yves Delage
Sylvie Germain

DOCUMENTS
d'INFORMATION
de
REFLEXION
et de
MEDITATION
sur le

LINCEUL de TURIN

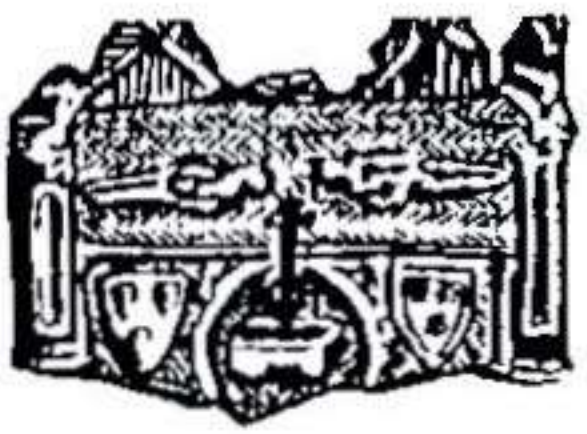


Publication éditée par l'Association " Montre-nous Ton Visage "
1, Rue de Staël - 75015 PARIS

MONTRE NOUS TON VISAGE

SOMMAIRE

	Pages
• EDITORIAL **Jacques de Courtivron**	3-4
• SIMPLE REGARD sur l'IMAGE **Fr. André Cantin**	5-8
•SCIENCE et RELIGION **Pasteur André Gounelle**	9-14
• RECTIFIER L'INFORMATION **Père J.B. Rinaudo, Dr. Sc.**	15-17
• COMMENTAIRES **Pierre de Riedmatten**	18-21
• LA LETTRE d'YVES DELAGE **Présentée par J. Virlet**	22-31
• LE VISAGE DU SUAIRE **Texte de Sylvie Germain**	32-43
• INFORMATIONS	44



ÉDITORIAL

Tenir l'équilibre

Même si parfois ce bulletin semble pencher dangereusement, MNTV cherche à maintenir un cap objectif et impartial. Prétention sans doute de refuser de se laisser entraîner par aucune de ces "certitudes" vigoureusement affirmées par les uns ou les autres.

La publication de certain document nous a récemment valu quelques réflexions acides et nous avons sans doute manqué de circonspection en ne précisant pas mieux cette volonté d'équilibre. Nous tentons dans ce numéro de préciser encore notre position.

À nouveau nous vous invitons à entrer dans le domaine de la confrontation entre science et religion en offrant cette fois notre "tribune" au pasteur André GOUNELLE, de la Faculté de Théologie protestante de Montpellier. Et nous tenons, dans cette ligne de réflexion, à fournir à nos lecteurs une référence qui nous semble fondamentale, d'autant plus que ce livre, de modeste dimension, est suivi d'une bibliographie très abondante sur ce sujet. Bien que ce soit une répétition, nous vous donnons cette référence: Thierry MAGNIN, «Quel Dieu pour un monde scientifique ?», préface du Pr. Leprince Ringuet, Nouvelle Cité 1993.

Et nous remercions encore une fois le Fr. André CANTIN de bien vouloir apporter sa contribution à notre entreprise malgré son "exil" à Vézelay.

Enfin nous avons voulu donner à tous nos fidèles associés le témoignage exceptionnel apporté au début du siècle par un agnostique déclaré, M. Yves DELAGE, membre de l'Institut. La signification en est encore accrue par l'accueil particulièrement

hostile de l'institution scientifique de l'époque : le président de l'Académie des Sciences s'opposa à la publication de son intervention dans les comptes rendus officiels.

Il nous appartient de réfléchir sur cette opposition systématique qui relève d'une subjectivité contraire à toute démarche scientifique. Des préjugés d'ordre religieux ne doivent en aucun cas peser, ni dans un sens ni dans l'autre, sur des raisonnements relevant de la science.

Le linceul, avec ses énigmes qui demeurent, devrait pourtant montrer à tous que ces deux domaines, science et foi, gardent leur autonomie, même s'ils ne peuvent s'ignorer et si leurs interfaces doivent être reconnues. Remercions M. Delage de nous l'avoir exprimé avec toute sa conviction de non-croyant. Quel bel exemple d'équilibre !

Trois scientifiques, membres de notre association, apportent des précisions utiles pour toute réflexion: .

Le Père RINAUDO situe le sens qu'il donne à son hypothèse de recherche et d'expérimentation.

Mr Pierre de RIEDMATTEN revient sur un texte de Dom H. Leclercq que nous avons publié récemment.

Mr Joseph VIRLET présente la Lettre de Yves DELAGE.

Nous confions la méditation à Mme Sylvie GERMAIN, certains que vous apprécierez la profondeur de son regard sur le Visage du Suaire.

N'oubliez pas, en terminant la lecture de ce numéro , de consulter les informations concernant les prochaines Ostensions du Linceul, à Turin. Elles vous permettront de réserver le jour et l'heure de votre visite pour éviter une trop longue attente.

Tout ceci montre, une fois encore, les raisons profondes qui motivent notre intérêt permanent pour cette empreinte , toujours inexpliquée, que vous aurez peut-être la joie de regarder dans la Lumière de la Résurrection du Christ à partir de cette Pâque 1998.

Jacques de Courtivron
Président de M.N.T.V.

Simple regard sur l'image du Linceul : bienfait appréciable en notre temps

Frère André CANTIN

Il y a, dans l'image que nous regardons sur "le Linceul", quelque chose qui dépasse toutes les considérations de date et d'authenticité et toutes les recherches d' explication.

Tout cela sans doute garde son importance. Il est beau de voir se mobiliser les sciences modernes pour tenter d'éclairer le mystère de cette image. Que ce soit, comme cela continue de se faire, par un déchiffrement de ses éléments matériels, ou par des techniques de datation. Il est heureux que le débat scientifique reste à l'écoute de toutes les hypothèses pour les éprouver, autant qu'il se peut, sur des données objectives.

Dans un autre domaine de l'esprit, il est appréciable aussi, à plus d'un égard, de trouver dans l'étude de cet objet singulier un terrain privilégié de rencontre entre les hommes de science et les croyants.

Il est encore profitable à ceux-ci de fixer leur regard sur cette image, comme ils feraient devant une icône, pour élever leur pensée vers le Sauveur. Ils n'ont pas besoin de s'imaginer qu'ils voient la figure authentique du Christ pour se sentir aidés à tourner leur pensée vers lui. Il leur suffit d'observer l'extraordinaire correspondance qui s'impose entre les stigmates de ce corps et les récits des coups et sévices endurés par Jésus en sa Passion. Ce que les examens des savants leur font découvrir accentue cette correspondance.

Mais il peut exister un intérêt différent, que je voudrais exprimer ici en quelques mots. C'est celui de quelqu'un qui arrête sur l'image un regard détaché et tranquille, ne cherchant rien, ne gardant que le sentiment qu'il ne sait rien et ne comprend pas ce qu'il a devant lui. C'est une attention qui n'est qu'une attente. Nous n'avons plus en nous ni l'exigence d'expliquer ce qui s'est tracé sur le linge, ni le besoin de prouver quoi que ce soit, ni le souci d'un examen sagace de quelque par-

ticularité de l'objet. L'image n'ayant pas livré son secret, nous ne savons pas ce que c'est. Nous ne savons même pas ce que nous faisons en nous arrêtant devant elle.

Or, celui qui se reconnaît incapable d'avancer aucune hypothèse, qui ne dispose d'aucune technique pour confirmer ou infirmer une supposition ou une autre, qui ne peut rien établir, rien dire qui apprenne quelque chose, celui-là peut jouir de son ignorance et de son incompétence pour se laisser élever par l'image au-dessus des apories de la pensée. Il peut éprouver, devant ce visage, d'une incomparable noblesse, devant la majesté qui émane de ce corps de supplicié, un apaisement, une élévation de lui-même.

Ne nous privons pas de le redire : il serait d'un grand intérêt de pouvoir apprendre que l'image s'est fixée sur le lin à une époque ou à une autre et d'une façon ou d'une autre. Mais dès lors que nous ne pouvons être sûrs qu'il s'agit de l'empreinte réelle du corps du Christ, l'image ne renvoie à rien de déterminé. Elle peut se suffire à elle-même. Elle est capable, par elle-même, d'élever notre esprit et de le conduire, sans recherche de notre part, au-delà des horizons ordinaires.

Tout a été dit sur les sentiments et les pensées que la grandeur mystérieuse de l'image peut inspirer. L'homme qui la regarde, à la fois s'oublie et rentre en lui-même. Il connaît la vérité de cette parole de Pascal : "L'homme passe infiniment l'homme". Il se souvient qu'il est écrit au livre de la Genèse que l'homme est image de plus grand que lui, image de Dieu même. Il se sait appelé à une vie qu'il ne peut que recevoir, dans un monde nouveau qu'il ne peut imaginer. Il comprend qu'il ne trouvera son être qu'en Dieu, en laissant son Dieu, son Auteur et son Tout, se donner à lui.

L'image est un appel, à la fois pressant et infiniment discret, à accueillir en soi la compassion de Dieu pour l'homme souffrant, pauvre et désarmé. Elle nous porte à aimer davantage notre semblable accablé par l'épreuve, en acceptant de compatir en vérité avec lui : en servant humblement ceux en qui le Christ affamé, prisonnier, malade, veut être cherché et reconnu.

*

Depuis quelques siècles seulement se façonne un monde qui tire le principal de son progrès du développement d'un type de savoir particulier, essentiellement limité. Le progrès est non seulement indéniable, mais stupéfiant. On ne saurait en médire. Il reste pourtant grevé par les étroites limites de ce savoir, attaché avant tout au visible et au mesurable. On ne voit jamais assez, on comprend de mieux en mieux cependant, à quel point "les sciences modernes" et le progrès qu'elles assurent sont les

fruits décevants d'une abstraction. Le progrès est insuffisant et trompeur, dérivant d'un savoir dangereusement tronqué.

Un savoir qui donne principalement la maîtrise des choses matérielles sert éminemment à produire des biens de cet ordre. Il livre la société humaine à l'économisme. Il apporte d'immenses bienfaits, et, alors qu'il est oeuvre de l'esprit, il instaure ou plutôt rend tyrannique le règne de la marchandise et de l'argent.

Ce monde producteur, consommateur, où la relance mercantile est l'obsession, le salut de l'emploi, vit et meurt comme sous un couvercle. Il n'a plus ni sens ni espérance. Il demande, pour retrouver un avenir, que ce qui l'enferme en un horizon bas et obscur soit soulevé par quelque chose de gratuit, tout différent de son universel marché. Il lui faut la trouée de quelques visions : revenir à contempler un visage d'enfant, ou de vieillard, ou ce visage pacifié, d'un homme qui semble n'avoir souffert que pour franchir les frontières du mal par une patience surnaturelle. Son mystère rayonne dans le silence. Celui qui, sans le comprendre, le contemple, se sent par lui grandi et humanisé.

Ce n'est pas là vague sentiment. Un regard digne d'être appelé contemplatif vient d'un amour qui veut la rigueur. Ce n'est pas aimer que d'aimer dans le vague, par un sentiment qui passera sans produire de fruit. Si l'image vous élève au-dessus de vous-même, il serait dommage que ce soit vers une rêverie ou un concept de déiste. Si vous acceptez de ne pas savoir de qui est l'image, il vaut mieux, à tout prendre, la laisser vous porter au Christ. A vous souvenir de lui vous pourrez trouver, avec la douleur du péché, la douceur de la miséricorde et de l'amitié divines, l'émerveillement de voir la faiblesse de Dieu, la défaite acceptée par Dieu devenir source de la vie et de la joie éternelles.

Est-il besoin d'en dire plus ? Ne suffit-il pas d'écouter en silence une image qui parle autant qu'un livre ? Elle peut faire entrevoir que l'amour ne fuit pas toute souffrance. Il y trouve sa véritable preuve, sa mesure sans mesure ; dans le Christ, sa gloire et son triomphe sur le mal et sur la mort.

*

Écrivant ces mots auxquels seule l'expérience peut donner un poids de vérité, je reçois inopinément un livre de Serge Fanchette intitulé "Le Linceul de Turin - identité retrouvée..." (Téqui 1996). Devant ce titre, faut-il se défendre d'un regain de curiosité ? L'ouvrage semble avoir été préparé par une longue et minutieuse enquête en plusieurs directions. Surpris dans le propos que je viens de dire, je me trouve heurté par cette affirmation, non point nouvelle, mais

toujours étonnante, qui fait le titre du onzième et dernier chapitre : "Ce qu'est le Linceul de Turin". Si des lecteurs de "Montre-nous TON VISAGE" voient ce livre qui fait mention de leur revue, je sais que je m'intéresserai à leurs commentaires. Je souhaite évidemment, avec beaucoup d'autres, que d'amples recherches d'élucidation continuent d'être menées. Celle-ci, qui paraît d'une particulière complexité, a-t-elle réellement abouti à la conclusion annoncée ? D'autres pourront en juger.

Tous ces efforts de l'intelligence et de la science restent pleins d'intérêt en eux-mêmes et pour les débats auxquels ils donnent lieu. Pourtant, je dirai encore trouver plus de prix au souvenir du Christ et à la recherche de Dieu dans l'humilité de la prière, qu'à suivre toutes les enquêtes savantes, et à courir après les résultats d'une science que nous aurions un suprême intérêt à mettre à sa place, avec toute l'économie qu'elle entraîne. Puisse-t-elle être raccordée et subordonnée à la seule science qui change l'homme et en fin de compte le sauve, la science de l'Evangile, la science d'aimer.

Frère André CANTIN
Moine de Jérusalem
Vézelay

SCIENCE et RELIGION

Pasteur **GOUNELLE**

Nous remercions le Pasteur GOUNELLE de nous avoir permis de reproduire une conférence qu'il donna au cours d'une soirée oecuméniqué, à Versailles, sur les rapports entre science et religion, en même temps qu'une scientifique (à laquelle il adresse une phrase de son intervention).

Je n'ai pas de compétence particulière dans les domaines de la cosmogenèse et de la biogenèse. Aussi, ne vais-je pas intervenir à ce niveau, mais à celui, plus général, de la relation entre la religion chrétienne et la science. Il me semble que dans le christianisme, à travers les âges, on peut discerner trois manières différentes de comprendre la relation entre la religion et la science.

1. La science soumise à la religion

La première, probablement la plus ancienne et la plus spontanée, considère que la religion donne un savoir analogue ou comparable à celui de la science. Il est de même nature, avec cependant une différence importante: l'être humain acquiert ses connaissances scientifiques par ses propres moyens, par un effort d'observation et par un travail de l'intelligence. Au contraire, les connaissances religieuses lui sont communiquées, enseignées par une révélation. Elles ne viennent pas de lui, il les reçoit de Dieu de manière surnaturelle.

Il s'ensuit qu'entre une science juste, exacte et la connaissance que procure la révélation, il ne doit pas, en principe, y avoir d ' opposition et de contradiction. Puisque l' univers est cohérent, les vérités que nous découvrons pas nous-mêmes s'accordent forcément avec les vérités que Dieu nous révèle. Il ne se produit de discordance ou de désaccord que si d'un côté ou de l'autre, quelqu'un se trompe, s'il voit mal ou saisit de travers quelque chose. Il s'agit d'un accident qu'il faut réparer, et non d'une opposition fondamentale irréductible.

Dans cette perspective, on affirme que la révélation doit

l'emporter sur la science. La révélation vient, en effet, de Dieu, et son origine divine en garantit la fiabilité, même si on ne peut pas entièrement écarter l'hypothèse d'une mauvaise compréhension ou d'une erreur d'interprétation de la parole révélée. La science vient de l'être humain qui ignore beaucoup de choses et se trompe souvent.. De par sa nature, elle ne peut pas sérieusement se mettre au même niveau que les doctrines religieuses et prétendre rivaliser avec elles. La science doit se soumettre à la religion, et, de son côté, la religion a le devoir de dénoncer et de condamner les travaux scientifiques qui contredisent son propre enseignement. Je donne deux exemples historiques bien connus de cette attitude.

Le premier date de l632. Un tribunal ecclésiastique condamne Galilée, et l'oblige à se rétracter parce qu'il avait écrit que la terre tourne autour du soleil, alors que la Bible prétend, ou laisse entendre le contraire. Il a fallu attendre trois siècles pour que l'Église catholique désavoue le tribunal ecclésiastique et réhabilite officiellement Galilée. Elle l'a fait seulement en 1992.

Le second exemple se situe en 1925, aux Etats-Unis. Des fondamentalistes protestants veulent empêcher que les idées de Darwin sur l'évolution se répandent, et ils intentent à des professeurs de science un procès, qu'on appelle le procès du singe (les accusations se centrent sur la thèse que l'homme descendrait du singe). Ils gagnent leur procès, et dans certains des états américains, par exemple dans l'Arkansas de Bill Clinton, jusqu'en 1968, la loi interdit d'enseigner la théorie de l'évolution dans les écoles publiques.

Ces procès ont abouti au résultat contraire de celui que l'on cherchait. Loin d'assurer la suprématie de la religion, ils l'ont déconsidérée, et ont conduit à l'assimiler à un obscurantisme borné. On peut, certes, contester la théorie de l'évolution, beaucoup le font aujourd'hui, mais à partir d'une discussion scientifique, non par une prohibition légale. Rares sont aujourd'hui les théologiens, ou les instances ecclésiales qui prétendent exercer un droit d'examen et de censure sur les travaux scientifiques. Cette prétention n'a cependant pas entièrement disparu; on la rencontre encore dans certains courants fondamentalistes.

2. La séparation stricte entre science et foi.

Une seconde manière de comprendre la relation entre science et religion établit, au contraire,

une coupure stricte. Elle sépare radicalement les deux domaines qui n'auraient rien de commun, entre lesquels on ne peut envisager aucun recoupement possible. La science et la religion ne parlent pas de la même chose. Elles ne peuvent donc ni s'allier ni s'opposer, ni se confirmer ni se démentir mutuellement.

Dans notre siècle, le théologien protestant Rudolf Bultmann a défendu cette thèse séparatiste. Il distingue deux sphères: celle de l'objet, et celle de l'existence. La science donne un savoir sur des objets qu'elle décrit, analyse et étudie; par contre, elle ne s'occupe pas de l' existence. La religion délivre un message qui concerne mon existence; par contre elle ne s'intéresse pas aux objets. Prenons, par exemple, le cas d'une symphonie de Mozart. Une approche scientifique portera sur l'ensemble des phénomènes de physique acoustique qui la constituent. Elle la traitera comme un objet. Une approche existentielle dira ce que cette symphonie éveille en moi, parlera de l'émotion qu'elle suscite, décrira ce que je ressens en l'écoutant. Elle la considérera comme un message. Il s'agit certes de la même symphonie; il n'y a pourtant aucune interférence entre ces deux approches. La première analyse des phénomènes acoustiques la seconde témoigne de ce que m'apporte une symphonie.

Bultmann applique cette distinction à la doctrine biblique de la création. Les premiers chapitres du livre de la Genèse, dit-il, n'entendent donner aucun enseignement sur l'origine de l'univers, et la formation de l'univers. Leur intention est tout autre. A travers un récit mythologique, ils nous parlent de la signification du monde pour chacun de nous, et de l' attitude existentielle à prendre à son égard. Leur message peut se résumer en trois points. Premièrement, ils condamnent les cultes de la nature en faisant, entre autres, du soleil et la lune, que les peuples autour d'Israël adoraient, des créatures et non des divinités, ce qui veut dire que je ne dois adorer rien de ce qui se trouve dans le monde, que le monde n'est pas divin. Deuxièmement, ils s'opposent au mépris du monde; puisque créé par Dieu et non par un démon, il n'est pas mauvais, vil ni abject en lui-même, et la foi biblique ne me demande pas, comme certaines sectes du monde helléniste, de s'en détourner et de s'en désintéresser. Enfin, Dieu crée par sa parole, ce qui veut dire que la parole divine a une valeur primordiale et décisive; elle doit dominer sur tout le reste, et tenir dans ma vie la première place. Dans tout cela, il n'est pas question de la réalité objective du monde, de ce

qu'il est en lui-même, mais de sa signification existentielle et de l'attitude du croyant à son égard.

Dans cette perspective que l'univers naisse d'un big bang, ou qu'il ait toujours existé, que la vie se développe selon un processus d'évolution ou non n'a pas d'importance. Dans tous les cas, le message biblique garde sa valeur, et sa pertinence. Les diverses théories scientifiques sont intéressantes en elles-mêmes, mais, du point de vue religieux, elles sont strictement équivalentes.

3. La corrélation

Cette thèse de la stricte séparation entre religion et science a largement dominé durant notre siècle. Elle correspond bien à l'esprit de la modernité qui, dans tous les domaines, distingue, découpe, cloisonne, répartit, et a recours à des spécialistes qui traitent chacun d'une question précise, d'un champ bien délimité et qui n'en sortent pas.

Actuellement, se développe une mise en question de cette démarche dite moderne. Elle apparaît insuffisante et insatisfaisante, et parfois on déclare que nous sommes en train de sortir de l'époque moderne, pour entrer dans celle de la postmodernité. Entre autres choses, la postmodernité, se caractériserait par la recherche d'une vision holistique, c'est à dire d'une vision d'ensemble capable de réunir ou d'articuler ce que la modernité avait distingué et séparé. Après le temps des séparations entre les spécialités, viendrait celui des articulations et des mises en correspondance.

A vrai dire, cette recherche de corrélations ne constitue pas une nouveauté. Elle a des précédents, par exemple avec le concordisme qui tente de faire coïncider les récits bibliques avec les données scientifiques. Ainsi, on a, au début du siècle, vu dans les "jours" du récit la création non pas une durée de vingt-quatre heures, mais des ères géologiques. Aujourd'hui, certains rapprochent le big- bang du surgissement de la lumière au verset 3 du premier chapitre de la Genèse. Il faut cependant souligner que le concordisme souffre d'un grave défaut: il ne tient pas compte de la différence des langages, justement soulignée par Bultmann, et fait comme s'il s'agissait d'harmoniser deux savoirs. De plus, il se livre à des acrobaties et des manipulations aussi bien des textes bibliques que des données scientifiques, qui l'ont déconsidéré.

Plutôt que de concordisme, il faudrait donc parler d'une recherche de corrélation qui articule les

deux discours, celui qui essaie de décrire la réalité, celui qui tente de dire le sens en tenant compte de la spécificité et de la visée de chacun d'eux. Je donne trois brèves indications sur cette recherche.

- *Premièrement,* cette reprise du dialogue avec les scientifiques est difficile pour les théologiens. Actuellement, ils ne savent pas que répondre aux interpellations des scientifiques, et souvent ils ont même de la peine à comprendre les questions qui leur sont adressées. En effet, depuis une soixantaine d'années, sous l' influence des compartimentages de la modernité, la formation des théologiens ne comporte plus de volet scientifique. Ils ont donc à faire un énorme effort d'information et de compréhension , qui demandera du temps. Nous sommes dans une situation analogue à celle des scolastiques du début du seizième siècle, déphasés par rapport au nouveau monde culturel qui se mettait en place. Il me semble qu'actuellement les Facultés de théologie devraient réorienter leur enseignement pour mettre leur professeurs et leurs étudiants en état d'entrer intelligemment dans deux dialogues qui seront décisifs au début du prochain siècle: le dialogue avec les scientifiques et le dialogue entre religions. Cela ne se fera pas du jour au lendemain.

- *Deuxièmement,* cet effort implique une révision des grandes doctrines théologiques. Elles ont été formulées en fonction de la philosophie et de la science d'un autre âge. La confrontation avec la connaissance moderne ne contraint sans doute pas à les abandonner, mais exige de les repenser, de les exprimer autrement. Je trouve cet effort, par exemple dans la théologie américaine du Process. La théologie, comme la science, essaie de rendre compte d'une réalité qui nous est extérieure ; le souci de vérité doit l'amener à réfléchir sur la manière dont elle rend compte, sur les catégories et concepts qu'elle utilise. Pour prendre un exemple un peu simpliste, penser en terme de substance ou d'énergie a des conséquences pour le dogme trinitaire, et devrait conduire à le réformer. Il ne suffit pas pour la théologie de comprendre la science; il lui faut aussi se mettre en question elle-même.

Enfin, il me semble que ce dialogue devrait aujourd'hui tourner autour de deux notions importantes: celles de *cohérence et de projet*. J'aime bien le titre que vous avez donné, Madame, à l'un de vos articles, en vous référant à Schubert : l'homme, une symphonie inachevée. " Symphonie" souligne la cohérence, "inachevée" le projet. Ces deux notions pourraient bien être communes à la

science et à la théologie et leur permettre d'articuler leurs discours. Il ne s'agit nullement de prouver Dieu, ou de prouver la religion chrétienne par voie scientifique, comme le voudrait une mauvaise apologétique. Mais pour que Dieu reste une question, une préoccupation , pour que l' évangile nous aide , nous éclaire , nous interpelle, pour qu'il ne soit pas éliminé de nos débats et recherches sur le sens du monde et de la vie, il importe de faire apparaître leur crédibilité et leur pertinence.

Je ne peux guère en dire plus. Ce que je viens d'esquisser relève d'un programme à mettre en route. Le travail n'est pas accompli mais à faire. Après avoir beaucoup distingué, il faut apprendre à articuler. C'est à mon sens, l'une des tâches qui s'ouvrent actuellement à la réflexion chrétienne pour les années à venir.

André Gounelle
Faculté de Théologie Protestante (I.P.T.)
13 rue Louis Perrier
34000 Montpellier

Rectifier l'information

À la suite d'un certain nombre de publications faisant écho aux travaux que nous avons exposés dans MNTV, il nous a paru nécessaire de rectifier certaines affirmations. Celles-ci vont dans des sens opposés suivant que l'auteur se laisse emporter par son désir d'authentification ou par son scepticisme.

Dans le premier sens, on a affirmé trop facilement que le modèle démontrait ou prouvait l'authenticité du Linceul. Il n'en est rien. Dans notre dernier article (MNTV n°16), de même que dans les précédents (n°14 et 11) nous avons simplement dit que les résultats expérimentaux que nous avons obtenus permettent d'envisager comme possible, au moment de la formation de l'image, un enrichissement du linge en radiocarbone qui aurait faussé la datation au C14.

Le recours aux particules virtuelles pour expliquer l'origine de l'énergie qui a déclenché le phénomène, ne viole en rien les lois physiques, mais fait appel à une singularité. Dés lors, il n'est pas impossible que le phénomène décrit ait eu lieu. De ce fait, la datation au radiocarbone n'est plus sans appel. Et ceci est capital.

Comme nous l'avons proposé, ce qui permettrait de s' assurer que cet enrichissement a eu lieu serait d'effectuer une nouvelle datation sur un échantillon prélevé à mi-hauteur corporelle, où les neutrons thermiques, selon l'hypothèse, ont été plus abondants. On devrait trouver alors un âge beaucoup plus récent, en contradiction avec les données historiques. Par ailleurs, selon une idée émise par Antoine LEGRAND, une datation du fil qui a servi à coudre la bande latérale, et qui n'a donc pas été irradié, selon l'hypothèse, devrait nous donner l'âge de cette couture. Nous aurions là une date butoir ne permettant pas d'affirmer que le linge est postérieur.

Pour pouvoir obtenir ces résultats, il nous faut attendre l'autorisation d'effectuer de telles expériences. S'il s'avère que le linge est hétérogène en

C14 et que le fil de couture est du premier siècle, il apparaîtra alors que le Linceul de Turin est non seulement du premier siècle, mais encore, étant donné la convergence extraordinaire des informations qu'il contient avec ce qui est arrivé à Jésus, durant sa Passion, selon les récits évangéliques, qu'il est bien celui de Jésus de Nazareth.

Par ailleurs, certains, en quête d'une preuve de la résurrection du Christ - alors que celle-ci ne relève que de la foi - ont voulu voir dans l'irradiation proposée par le modèle le "flash" de la résurrection, et sont allés même jusqu'à affirmer que nous le supposions. Il n'en est rien. Notre modèle est un modèle entièrement physique. L'irradiation n'intéresse que la surface corporelle et non l'ensemble du corps. L'image est celle d'un cadavre en état de rigidité cadavérique.

D'autres, dans un sens opposé, croyant que nous faisions intervenir la "force ressuscitante de Dieu" (terme que nous n'avons jamais employé), nous reprochent de mêler causalité naturelle et causalité miraculeuse. En relisant nos articles, on pourra constater que nous avons toujours bien distingué les deux domaines. Devant la constatation de la nécessité d'un apport d'énergie d'origine inconnue, puis devant celle d'une singularité de physique quantique, nous avons fait remarquer que, sur le plan de la foi, le croyant pouvait y voir la marque d'une intervention de Dieu (miracle).

En effet, il faut se rappeler que dans le miracle, Dieu, par respect pour sa création, utilise au maximum les lois naturelles et n'intervient qu'en dernier ressort, ne serait-ce qu'au niveau de la convergence des circonstances heureuses permettant le phénomène (passage de la mer rouge). Mais ceci n'est plus du domaine scientifique, car surgit une intention. De grâce, qu'on ne nous fasse pas mêler les deux domaines.

Par ailleurs, certains ont écrit que ce modèle ne reposait sur aucune observation objective. Il n'en est rien. Au contraire, notre modèle s'enracine sur les observations faites en 1978 par le STURP, concernant l'oxydation acide et déshydratante de la cellulose du lin, sur une très faible épaisseur (40µ), au niveau de l'image. À partir de là, notre démarche de recherche a progressé, pas à pas, de façon logique.

Étant donné que parmi les particules ionisantes, seuls les protons provoquent des oxydations acides et déshydratantes, nous avons opté pour ce rayonnement. La pénétration dans le lin nous renseignant sur l'énergie de telles particules (1,4 MeV), il s'est avéré que seule la photodésintégration du

noyau de l'Hydrogène lourd (Deuterium), sous l'effet d'un apport d'énergie, pouvait rendre compte de cette émission. Elle entraînait, dés lors, un enrichissement du lin en Carbone14 faussant la datation.

Quant à l'apport d'énergie, ne pouvant venir de l'extérieur (son effet aurait été destructeur), il n'avait pu provenir que de l'intérieur des noyaux intéressés, sous l'effet de particules virtuelles. Dans ce cas précis, il devait s'agir de rayons gamma d'une énergie de 4,5 MeV, présentant une corrélation en polarisation. Ceci nous est imposé par le parallélisme orthogonal du rayonnement qui a donné l'image. Or, précisément, la mécanique quantique ne permet, dans ces conditions d'émission, qu'une éjection des protons suivant l'axe d'oscillation du champ électrique du rayonnement. Une telle corrélation et une telle localisation à la surface corporelle supposent un tel concours de circonstances heureuses qu'il ne peut s'agir que d'une singularité physique.

Cette explication de la verticalisation du rayonnement par effet de polarisation des rayons virtuels rendait obsolète l'intervention d'un champ électrique extérieur provoqué par un orage (hypothèse soutenue au Congrès de Rome en 93). Par ailleurs, comme nous l'avons déjà signalé, cette irradiation avait eu pour conséquence d'électriser le tissu, ce qui l'avait tendu dans un même plan, et permis la qualité de l'image.

La tridimensionnalité trouvait également son explication par le fait que ce rayonnement perdant de l'énergie dans son parcours dans l'air, pénétrait plus ou moins profondément dans le tissu, entraînant de ce fait la coloration d'un nombre plus ou moins grand de microfibrilles. Ce qui correspond bien aux observations de 1978.

Ainsi, on est en mesure de dire que ce modèle permet une explication de l'image précise et nuancée du linceul, et de son information tridimensionnelle. La cohérence de l'ensemble est telle qu'il n'est pas impossible, étant donné les résultats expérimentaux obtenus, que ce modèle ait bel et bien fonctionné. Il n'en faut pas plus, en attente de vérifications ultérieures, pour introduire un doute dans la certitude absolue de la datation moyenâgeuse du Carbone14. Dés lors, de nouveau, l'authenticité serait possible.

Jean-Baptiste Rinaudo, Dr.Sc.

COMMENTAIRES de L'ASSOCIATION MNTV à propos de l'article "SUAIRE" du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* reproduit dans MNTV n° 16

par

Pierre de Riedmatten

À la demande de plusieurs lecteurs, il est apparu nécessaire d'apporter quelques précisions à propos de l'article "SUAIRE" (publié par Dom H. LECLERCQ dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, T. XV[e], 2[e] partie, Paris, Letouzey, 1953, col. 1718-1724) reproduit dans le bulletin *MNTV* n°16 pp. 27-35, avec l'aimable autorisation des éditions Letouzey et Ané .

1. Dimensions du linceul (*MNTV*, p. 27)

Les dimensions indiquées sont mélangées; le linceul mesure environ 4 m 40 (et non pas 4 m 10) sur 1 m 10 (et non pas 1 m 40). Pour A. Marion[1] , ces deux dimensions sont elles-mêmes très proches de multiples entiers de la coudée assyrienne (légèrement supérieure à 54 cm), voire de la coudée juive; le linceul mesurerait donc 8 coudées de long sur 2 coudées de large.

2. "Image non-faite de main d'homme" (*MNTV*, p. 27)

L'auteur, qui ne nomme pas le chevalier Secondo Pia, laisse entendre que ce serait seulement à cette époque, donc en 1898, qu'«*on*

[1] cf. A. MARION et A.L. COURAGE, *Nouvelles découvertes sur le suaire de Turin*, Albin Michel 1997, p. 77.

répandit l'affirmation que l'image en question était [...]*une œuvre à laquelle la main de l'homme n'avait eu aucune part*».

En réalité, l'expression "image non-faite de main d'homme"[2] (en grec : acheiropoiêtos) a été appliquée à l'image d'Édesse à partir de 720 selon le P. A-M Dubarle, et l'expression "image-qui-non-par mains", tirée elle-même d'un texte syrien de Daniel (Dn 2, 45), était déjà utilisée pour cette image à partir de l'année 600 . Par la suite la première de ces expressions fut reprise souvent dans les descriptions connues du linceul jusqu'à sa disparition en 1204, lors du sac de Constantinople.

3. Le linceul à Lirey (MNTV, p. 28)

L'auteur indique que le grand-père de Marguerite de Charny aurait obtenu le linceul comme «*butin d'une guerre heureuse*». Dès 1900 un éclairage a été cependant donné sur ce point[3] : l'expression "*conquis par feu*" est une lecture incomplète de «*conquis par feu messire Geoffroy de Charny, mon grand-père*», "conquis" pouvant avoir ici le sens de "acquis", selon certains spécialistes des termes employés à cette époque[4] (les "acquêts" et les "conquets"). Geoffroy II de Charny (père de Marguerite) aurait lui-même qualifié le linceul de "don gracieux" ("*liberaliter oblatum*") fait à son père Geoffroy I_{er} de Charny.

À Rome (cf. *MNTV* n°16, p. 28, §2) les deux désignations de "sudario" et de "veronica" étaient utilisées alternativement pour une image du seul visage, qui a pu être vénérée en 1350[5] . Mais il ne peut y avoir eu confusion physique avec le linceul de Lirey qui comportait les deux faces entières du crucifié. Ce serait même pour bien faire la distinction avec le terme "suaire" (linge ou serviette, destiné à éponger la sueur), que les chanoines de Lirey utilisèrent le mot "linceul". En tous les cas, quelques années seulement après le jubilé à Rome évoqué par l'auteur, l'évêque de Troyes, Henri de Poitiers, ne fait aucune allusion au "santo sudario" lorsque le linceul apparaît à Lirey vers 1357.

---

[2] cf. A.M. DUBARLE, "Le mandylion dans une miniature d'un manuscrit grec" , dans bulletin *MNTV* n° 6, p. 17.

[3] cf. P. A.M. DUBARLE op. "Le linceul de Turin et l'histoire" in *MNTV* n°10, p. 14.

[4] cf. D. RAFFARD de BRIENNE, *Dictionnaire du linceul de Turin*, Éditions de Paris, p. 28.

[5] La "véronique" vénérée à Rome aurait été volée en 1527, (cf. A. LEGRAND, *Le Linceul de Turin*, 1980, Desclée de Brouwer, p. 27).

Quant au fameux peintre, auquel un aveu aurait été arraché (cf *MNTV* n°16, p. 29, §1), il n'a jamais été identifié et il n'y a trace nulle part de cet aveu. En outre, dans la bulle du pape Clément VII, datée du 6 janvier 1390, les mots concernant une peinture ("*pictura seu tabula*") ont été supprimés à peine cinq mois plus tard "pour de sérieux motifs"[6] pour ne laisser que les termes relatifs à une "figure ou représentation"; et le 10 juin 1390, une nouvelle bulle du pape concédait des indulgences à tous les visiteurs de Lirey qui vénéraient le linceul "venerabiliter".

4. La tiare de Saïtaphernès (*MNTV*, p. 29)

L'auteur fait allusion à une affaire qui fit beaucoup de bruit à la fin du siècle dernier[7] . En 1896 le musée du Louvre acquit une tiare en or, supposée fabriquée en Grèce au III[e] siècle avant Jésus-Christ et offerte au roi Saïtaphernès. Après de vives polémiques sur l'authenticité de cet objet, le faussaire, un russe d'Odessa, fut identifié en 1903, et la tiare fut retirée du musée.

5. Passage dans le diocèse de Liège (*MNTV*, p. 32)

Le linceul n'a pas "échoué" par hasard dans ce diocèse. Marguerite de Charny, qui l'emmenait dans ses déplacements, l'a exposé à Chimay-en-Hainaut en 1449[8] ; devant l'émoi de l'évêque Jean de Heisberg, elle a présenté les bulles du pape citées plus haut.

6. L'incendie du XVI[e] siècle (*MNTV*, p. 32)

L'incendie de Chambéry a eu lieu en 1532 et non pas en 1582 (il s'agit sans doute d'une erreur de typographie, pourtant reproduite dans les éditions successives du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*). En outre, il est inexact de dire que les clarisses mirent quarante-six ans à le réparer, «*ce qui rend rêveur sur la gravité du dommage et l'importance des réparations*». En réalité, après la grande déception suscitée par l'incendie du 4 décembre 1532, et pour faire taire les rumeurs sur la possible disparition du linceul (rumeurs auxquelles Rabelais s'était associé[9]), une cérémonie très officielle de

[6] cf. A. LEGRAND, *op. cit.*, 1980, p. 37.

[7] cf. *Larousse du XX[e] siècle*, T. VI, 1933, p. 149..

[8] cf. Odile CELLIER, *Le signe du linceul*, Le Cerf, 1992, p. 55.

[9] cf. François RABELAIS, *Gargentua*, ch. 27.

reconnaissance eut lieu le 15 avril 1534[10] en présence de plusieurs évêques, du légat pontifical et du duc de Savoie. Le lendemain, 16 avril, le linceul fut porté en procession chez les clarisses[11] , qui exprimèrent dans leur récit, les «*sentiments de dévotion et de compassion provoqués par l'image*». Selon leur propre récit, il resta entre leurs mains seulement quinze jours. Il fut rapporté au château de Chambéry, en grande solennité le 2 mai 1534. Les 46 ans cités correspondent à l'intervalle entre l'incendie de 1532 et l'arrivée à Turin en 1578 pour la visite de St Charles Borromée. Mais dès 1536, le duc de Savoie Charles III l'emporta avec lui (la Savoie était alors occupée par les troupes françaises); et une première grande ostension après les réparations des clarisses fut organisée à Nice en 1537.

7. Le suaire de Cadouin (*MNTV*, p. 34)

Ce linge ne peut être «*réputé être le suaire qui enveloppa le corps du Sauveur*», en tous cas au même titre que celui de Lirey, car il ne comporte aucune image. Ramené sans doute par un croisé vers 1117, il mesure 2 m 80 sur 1 m 10 environ[12] , et contient des fils de soie. Il aurait pu être apporté au Saint-Sépulcre après la prise d'Antioche en 1098 et vénéré ensuite pour cela, bien que datant de façon certaine de la fin du XI[e] siècle.

Pierre de Riedmatten

---

[10] cf. Odile CELLIER, op. cit., p. 70.

[11] cf. "Relation des Pauvres Dames Clarisses de Chambéry" in *MNTV*, n°1, 1988.

[12] cf. D. RAFFARD de BRIENNE, *Dictionnaire du linceul de Turin.*

Un des premiers écrits scientifiques sur le linceul de Turin :

LA LETTRE D 'YVES DELAGE

dans *La Revue Scientifique* 1902

Présentation et notes
de
Joseph VIRLET

Quelques années après l'ostension de 1898 et la photographie de Secondo PIA, Yves DELAGE[1], membre de l'Institut et agnostique notoire, présente à l'Académie des Sciences de Paris, le 21 avril 1902 (*Comptes Rendus Hebdomadaires de L'Académie des Sciences*, 21 avril 1902, pp. 902-904), une communication de son collaborateur Paul VIGNON sur le mécanisme de formation de l'image sur le suaire de Turin. Il y admet que l'homme dont l'image figure sur le suaire est le Christ. Le secrétaire de la séance, Marcelin BERTHELOT, refuse de publier l'ensemble de la communication d' Yves Delage. Tollé dans la presse. Quelques jours après, dans une longue lettre, Yves Delage donne l'intégralité de la communication qu'il avait présentée à l'Académie des Sciences.

Il y a maintenant une donnée nouvelle que n'avait pas et que n'imaginait même pas Yves Delage : le résultat de la datation 14 C, qui est bien démontrée et qui conduit à des conclusions différentes de celles d'Yves Delage.

Mais, sur bien des aspects, les réflexions d'Yves Delage demeurent actuelles. L'un des derniers paragraphes («*Il n'y a rien dans cette affaire du linceul qui soit démontré....*»), où Yves Delage résume sa position, est particulièrement remarquable.

Cette lettre est souvent citée dans les livres sur le linceul de Turin (par exemple *Le Suaire de Turin* de Ian Wilson ou *Le signe du linceul* d'Odile Célier). Outre son intérêt pour le dossier du suaire de Turin, cette lettre, d'une grande dignité et honnêteté scientifique, est aussi une pièce d'anthologie sur les rapports science et religion au début du XX[e] siècle.

Nous la reproduisons ci-dessous dans son intégralité, telle qu'elle est parue dans *La Revue Scientifique* 1902, sér. 4, vol. 17, pp. 683-687.

---

[1] «**DELAGE** (Yves), zoologiste français, (Avignon 1854 - Sceaux 1920), auteur de travaux de biologie, en particulier sur la parthénogénèse expérimentale.» (*Petit Larousse en couleurs*, 1989).

Le linceul de Turin

LETTRE de M. Yves DELAGE,
membre de l'Institut
À M. Charles RICHET[2]

Mon cher directeur,

Lorsque je suis allé vous voir, il y a de cela plusieurs mois, dans votre laboratoire, pour vous présenter M. Vignon et les curieux documents relatifs au linceul de Turin dont nous faisions l'étude, aviez-vous le pressentiment des querelles passionnées que soulèverait dans la presse cette question que nous discutions si froidement, comme nous eussions fait d'un problème quelconque de physiologie ? Non, n'est-ce pas! Et plus tard, lorsque M. Vignon, avec l'aide de M. Colson, eut trouvé l'explication scientifique de la formation de l'image sur le linceul, vous souvient-il de la joie profonde que nous avons éprouvée à posséder enfin le mot de l'énigme ? Pendant des semaines et des mois l'esprit était resté obsédé par cette contradiction déconcertante entre un fait matériel qui s'impose et l'apparente impossibilité de lui trouver une explication naturelle, donnant beau jeu à ceux qui acceptent les miracles, dont mes opinions philosophiques ne veulent à aucun prix. Et, tout d'un coup, voilà l'explication naturelle qui surgit, lumineuse dans sa simplicité, chassant le miracle. Naïvement, nous avions pensé que c'étaient les croyants, ceux du moins dont une religion trop étroite avait asservi l'esprit, qui nous en auraient su mauvais gré. Cela d'ailleurs n'était pas pour nous faire reculer. Je n'y avais, moi, aucun mérite, n'ayant aucune croyance religieuse; mais il n'en était pas de même pour M. Vignon, qui est un croyant. Et cela est tout à l'honneur de son caractère et de son intelligence qu'il n'ait pas reculé plus que moi; et laissez-moi ajouter que cela est aussi tout à l'honneur de mon laboratoire, que des hommes d'opinions les plus diverses, les plus opposées, aient pu s'y occuper d'un même sujet touchant de près à leurs opinions philosophiques les plus chères, le discuter avec ardeur, sans que la cordialité de leurs relations en ait été un instant altérée; et qu'ils soient arrivés à une même conclusion, qu'ils ont proclamée parce qu'ils la croyaient vraie, sans se laisser influencer par les conséquences qu'elle pourrait avoir. Oui, c'est un spectacle

[2] Directeur du journal *La Revue Scientifique*.

dont on a le droit d'être fier, surtout quand on le compare à celui que nous présente une certaine presse, où des gens qui n'ont pas accordé douze heures de réflexion au problème, qui n'ont que peu ou point vu ou compris les documents, qui montrent par leurs objections qu'ils n'ont rien compris à la plupart de nos arguments, se lancent à la tête (et nous lancent) des bordées d'injures.

Vous pensez bien que ces injures me laissent parfaitement froid; le temps m'est chose trop précieuse pour que je le gaspille à répondre à tout cela. Mais il est une autre catégorie de personnes, dont l'opinion m'est moins indifférente et qui, de bonne foi, ont pu croire, tant on a défiguré les faits, tout ou partie de ce qu'ont raconté quelques journaux, savoir : que, par inconscience ou défaut de scrupule, j'avais trahi la science et menti à mes opinions de libre-penseur. Pour elles, je tiens à rétablir les faits et je vous demande pour cela l'hospitalité de votre journal.

Je n'aurais pas eu besoin de le faire si le Bureau de l'Académie avait accepté de publier les explications que j'ai données en présentant le travail de M. Vignon. Mais ma note ayant été refusée par le secrétaire perpétuel en fonction ce jour-là, il se trouve que j'ai parlé, pris part officiellement au débat sur le linceul, sans qu'il y ait nulle part une pièce écrite à laquelle je puisse me référer pour dire de quoi j'accepte ou renie la responsabilité. On a beau jeu dans ces conditions à embrouiller les choses. Je veux donc résumer rapidement ce que j'ai dit à l'Académie et y ajouter quelques remarques qui préciseront ma situation et mon attitude dans le débat, remarques que je ne pouvais faire à l'Académie parce qu'elles n'y eussent point été à leur place.

Je passe sur un court exorde fait pour avertir que les considérations historiques, artistiques et archéologiques par lesquelles je devais commencer mon exposé, pour déplacées qu'elles pussent paraître dans l'enceinte de l'Académie des sciences, n'en étaient pas moins nécessaires et conduiraient finalement à des faits scientifiques concernant la physique, la chimie et la physiologie; je passe sur la description du linceul tel qu'on le comprenait en 1898, et je continue en reproduisant la note même que je destinais aux *Comptes rendus* :

«Jusqu'ici, il ne s'agit là que d'une relique qui, au point de vue scientifique, ne saurait nous intéresser. Mais, en 1898, à l'occasion de l'exposition centennale de l'art sacré à Turin, le linceul fut photographié, avec de sérieuses garanties, et l'on constata deux faits curieux qui ont posé le problème scientifique dont il est ici question : 1° l'image du linceul est un négatif, c'est-à-dire que les parties en relief sont foncées et inversement; 2° le négatif de cette image, en devenant positif par rapport à l'objet représenté, prend une netteté inattendue et fait apparaître une perfection anatomique et un caractère esthétique que rien auparavant ne laissait soupçonner. Le corps prend un modelé très juste, et la tête, plutôt

choquante sur la reproduction réelle du linceul, devient, après ce renversement des ombres et des lumières, si admirable au point de vue expressif que, de l'avis de peintres faisant autorité, aucune des têtes de Christ des artistes de la Renaissance ne lui est supérieure. Les représentations que je mets sous vos yeux vous permettent d'en juger.

«La question se pose donc de savoir comment cette image a pu être faite.

«La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que l'image du linceul n'est pas, comme on l'admettait, une empreinte, qui n'eût pu donner qu'une grossière représentation de la forme générale, mais qu'elle est une peinture faite pour un but de pieuse fraude. Mais quand on l'examine avec soin, on voit que cette hypothèse doit être repoussée pour les raisons suivantes.

«1°Le linceul étant authentique depuis le XIV[e] siècle, il faudrait, si l'image était une peinture due à un faussaire, qu'il eût existé à cette époque un artiste capable de faire une œuvre à peine à la portée des plus grands peintres de la Renaissance, et que cet artiste fût resté inconnu.

«Cela est déjà bien difficile à admettre pour l'image peinte en positif. Cela devient tout à fait incroyable si l'on songe qu'elle est peinte en négatif, qu'elle n'a aucun caractère esthétique sous cette forme, qu'elle ne prend sa valeur que lorsqu'on renverse les ombres en lumières et les lumières en ombres, et en respectant rigoureusement leurs plans et leurs valeurs, chose presque impossible autrement que par la photographie, inconnue au XIV[e] siècle; il eût donc fallu que le faussaire, en peignant en négatif, eût su placer les clairs et les ombres de manière à ce qu'après renversement ils eussent donné la figure qu'il attribuait au Christ; et cela avec une précision parfaite, car on sait combien peu il suffit de modifier une belle tête pour en faire une caricature, surtout quand sa beauté est due à l'expression. »

Et j'ajoute ici cet argument dont on sentira tout le poids si on veut bien se donner la peine d'y réfléchir : *Pourquoi ce faussaire se fût-il préoccupé de réaliser une beauté qu'on ne voyait pas sur son œuvre et qu'on ne pourrait voir qu'après un renversement qui n'est devenu possible que plus tard ?* Il travaillait pour ses contemporains et non pour le XX[e] siècle et l'Académie des sciences.

«L'idée que l'image aurait pu être peinte en positif et aurait viré au négatif, comme il en a été pour certaines peintures sur toile ou certaines fresques, est contredite, entre autres, par le fait que l'image est monochrome et n'a pu, par conséquent subir deux modifications inverses des clairs en ombres et des ombres en clairs.

«2° L'image résulte d'une juxtaposition de teintes dégradées, sans une ligne arrêtée, sans un trait d'esquisse, à la manière d'une photographie mal au point, procédé absolument étranger aux conceptions artistiques du XIV[e] siècle.

«3° L'image est d'un réalisme extrême, impeccable, sans une défaillance, sans un oubli : elle ne tient qu'imparfaitement compte de la tradition, ne cède rien à la schématisation, rien à la convention, caractères qui ne se retrouvent dans aucune des productions iconographiques de cette époque, ni à un degré aussi absolu, dans celles d'aucune époque. »

Je rappelle ici pour abréger sans m'astreindre à reproduire exactement ma note :

a) Les gouttes de sang, qui ne sont point en larmes bataviques s'écoulant immédiatement de la blessure, en particulier celle du front, d'un réalisme si frappant, celles de l'avant bras, séparées par un intervalle de la plaie du poignet.

b) Les marques de la flagellation, en haltère, telles que pouvait les faire un *flagrum* à lanières armées de petites masses lourdes et dures de même forme, analogues à celles qu'on possède dans certains musées archéologiques. Il serait curieux de savoir si les gens du XIV[e] siècle connaissaient cette structure du *flagrum*; et s'ils ne la connaissaient pas, il y a là une preuve de plus. Et la convergence de ces marques, descendantes sur le dos, transversales sur les cuisses, ascendantes sur les mollets, vers un point où pouvait être la main du bourreau! Un faussaire ne songe pas à tout cela. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à examiner les tableaux de l'époque, dont les auteurs cependant avaient un égal souci de représenter la vérité.

c) Les fesses, et peut-être la région génitale, nues, ce qui eût été considéré comme une haute inconvenance. L'évêque ou le prieur qui eût commandé le linceul à l'artiste, moine ou laïque, n'eût pas manqué d'exiger qu'il ajoutât le *perisoma* entourant le bassin; car il faut se placer à l'époque où eût été faite la fraude : le linceul destiné à échauffer le zèle des fidèles ne devait pas en même temps choquer leurs sentiments, les scandaliser. La chose est si vraie que, sur certaines copies, le *perisoma* a été rajouté.

d) Les mains percées au carpe et non au métacarpe, conformément aux nécessités anatomiques et contrairement à la tradition.

e) La plaie au flanc gauche et non à droite, par suite du retournement de l'image.

f) Le caractère du dégradé, exactement conforme à ce qui résulterait du mode de formation que j'invoquerai plus loin et fort différent de ce à quoi un artiste eût songé, etc., etc.

«De ces raisons et de bien d'autres, que ce n'est pas ici le lieu de détailler, résulte la conviction que l'image du linceul n'est pas une peinture faite par la main d'un homme, mais qu'elle a été obtenue par un phénomène physico-chimique. Et la question scientifique qui se pose est celle-ci : Comment un cadavre peut-il donner sur le linceul qui le recouvre une image reproduisant ses formes avec le détail des traits du visage ?

«L'idée d'une empreinte par contact du corps souillé, par exemple, de sueur ou de sang, ou artificiellement d'une substance colorante doit être rejetée, car un pareil procédé ne donne qu'une image grossière, sans valeur esthétique et très déformée par suite de

l'étalement dans un plan de l'étoffe, qui a dû épouser les sinuosités pour recevoir l'empreinte des parties creuses. Voici des images obtenues par M. Vignon au moyen de ce procédé. On y voit les effets de la déformation : le visage est élargi, les yeux sont abaissés, etc.

«Un examen attentif de l'image du linceul permet de reconnaître la loi de sa formation. La voici : l'image est une projection à peu près orthogonale, un peu diffuse, et l'intensité de la teinte en chaque point varie en sens inverse de la distance de ce point au point du cadavre correspondant; cette intensité décroît très rapidement à mesure que la distance augmente et devient nulle quand celle-ci atteint quelques centimètres.

«Le problème devient dès lors celui-ci : Quelles radiations ou quelles substances impressionnantes peuvent émaner d'un cadavre, suivant les conditions de cette loi ? Comment le linceul ou les substances dont il pouvait être imprégné ont-ils pu recevoir et fixer l'impression ?

«M. Vignon a été mis sur la voie de la solution du problème par une expérience de M. Colson et que celui-ci lui a communiquée. Une lame de zinc décapée, placée à l'obscurité, en face d'une plaque photographique, impressionne celle-ci et la voile : le zinc émet à froid des vapeurs qui se fixent sur la plaque; sous l'influence du révélateur, il s'oxyde et met en liberté de l'hydrogène qui réduit l'argent. Une lame non décapée, rayée de stries, donne l'image de ces stries. M. Vignon a poussé plus loin l'expérience et constaté qu'une médaille saupoudrée de fine limaille de zinc donne une image négative ayant les principaux caractères de celle du linceul.

«Mais sur le cadavre, il n'y a pas de zinc; et le linceul n'est pas une plaque photographique. Qu'est-ce qui, dans les conditions possibles du cadavre enseveli, a pu remplacer le zinc et la plaque ?

«La comparaison des données physiologiques, chimiques et archéologiques a fait naître l'hypothèse suivante : une étoffe imprégnée d'une émulsion d'aloès dans l'huile d'olive contient une mince couche d'aloétine qui brunit sous l'action des vapeurs alcalines; et ces vapeurs alcalines pouvaient provenir de la fermentation en carbonate d'ammoniaque de l'urée abondante dans la sueur fébrile émise par le corps pendant le supplice. L'hypothèse a été aussitôt corroborée par l'expérience suivante : nous avons ganté une main de statue d'un gant de peau de Suède, imbibé ce gant d'une solution faible de carbonate d'ammoniaque ou simplement d'urine, tendu au-dessus un linge imbibé d'une émulsion huileuse d'aloès, et, le lendemain, est apparue sur le linge une image de la main présentant tous les principaux caractères de celle du linceul. La voici.

«Je considère comme hautement suggestif et comme témoignant du caractère scientifique de cette recherche, que le problème du linceul ait conduit à la découverte de deux procédés nouveaux de formation d'images, l'une à peine entrevue, l'autre entièrement inconnue jusqu'ici.

«Ainsi l'idée de M. Vignon, à laquelle je souscris entièrement, est que le cadavre du supplicié a été déposé sur le linceul, dont une moitié a été rabattue sur lui; que ce cadavre était recouvert d'une sueur fébrile riche en urée; que l'urée a fermenté en carbonate d'ammoniaque, lequel a émis, en atmosphère calme, des vapeurs de plus en plus diluées à mesure qu'elles étaient plus éloignées de la surface émissive; que le linceul était enduit d'une émulsion d'aloès qui a bruni sous l'influence des vapeurs alcalines, et donné une teinte d'autant plus intense que cette surface était plus voisine de lui; d'où l'image négative, avec les caractères que j'ai décris plus haut.

«Dois-je parler de l'identification du personnage qui a donné son image sur le linceul ?»

Ici, j'ai déclaré reconnaître que je sortais tout à fait des questions dont l'Académie a pour mission de s'occuper. Je ne l'ai fait qu'en raison de l'intérêt qu'elle semblait prendre à mon exposé, et dont je lisais la preuve dans l'attention soutenue qu'elle voulait bien m'accorder; et je l'ai fait en disant expressément que c'était à titre de complément, indépendant de la communication proprement dite, à la manière de ces causeries qui, dans d'autres Sociétés, se font en fin de séance, alors que le secrétaire a déposé la plume avec laquelle il prend des notes pour le procès-verbal.

«Nous avons d'une part le linceul, probablement imprégné d'aloès, ce qui nous place en Orient, à l'exclusion, paraît-il, de l'Égypte, et un crucifié qui a été flagellé, percé au flanc droit et couronné d'épines; d'autre part, une relation participant de l'histoire, de la légende et de la tradition, qui nous montre le Christ ayant subi en Judée les divers traitements que nous lisons sur le cadavre dont le linceul porte l'image.

«N'est-il pas naturel de rapprocher ces deux séries parallèles et de les rapporter au même objet ?

«Ajoutons à cela que, pour que l'image se soit produite et n'ait point été ultérieurement détruite, il faut que le cadavre soit resté en présence du linceul au moins vingt-quatre heures, temps nécessaire pour la formation de l'image, et au plus quelques jours, après lesquels survient une putréfaction qui détruit l'image et finalement le linceul. Or c'est précisément ce que la tradition (plus ou moins apocryphe, je le veux bien) nous dit s'être passé pour le Christ, mort le vendredi et disparu le dimanche.

«Et si ce n'est pas le Christ, c'est donc quelque criminel de droit commun. Comment concilier cela avec l'expression admirable de noblesse que vous lisez sur cette figure ?»

J'ajoute ici qu'il y a là un concours de cinq circonstances (l'Orient fors l'Égypte, la plaie du flanc droit, la couronne d'épines, la durée de l'ensevelissement, le caractère de la physionomie), pour ne citer que les principales, qui sont passablement exceptionnelles. Supposons que pour chacune il y ait une chance sur cent pour qu'elle se soit rencontrée chez un autre personnage : il y a donc seulement une chance sur 100^5, soit sur dix milliards,

pour qu'elles se soient rencontrées ensemble. Je ne donne pas cela, bien entendu, comme des nombres ayant une prétention quelconque à la précision, mais comme une figure destinée à montrer l'invraisemblance du concours de toutes ces conditions chez un autre personnage.

En tout cas, ceux qui veulent attribuer le linceul à un autre personnage sont dans les mêmes conditions que nous relativement aux autres difficultés, avec cette différence que leur personnage est de pure invention, n'ayant rien qui le désigne ni dans l'histoire, ni dans la tradition, ni dans la légende : leur hypothèse est plus gratuite que la nôtre puisqu'elle ne s'appuie sur rien du côté des commémoratifs.

Je reconnais volontiers qu'aucun des arguments donnés, soit pour prouver que l'image n'est pas une peinture faite par un faussaire, soit pour montrer comment elle a pu se produire, soit surtout pour identifier le personnage, n'offre les caractères d'une démonstration irréfutable; mais on doit reconnaître que par leur ensemble ils constituent un faisceau imposant de probabilités, dont quelques-unes sont bien près d'être des preuves, corroborées en un point par des expériences positives, partout par une critique serrée; et qu'il n'est pas scientifique de hausser les épaules en disant, pour se dispenser de discuter, qu'il n'y a là que des hypothèses gratuites : ce sont des hypothèses corroborées, dans la mesure où elles pouvaient l'être. Nous avons donné des raisons qui sont au moins des commencements de preuves. C'est aux adversaires de les réfuter. Si elles n'ont pas été accueillies par certaines personnes comme elles méritaient de l'être, c'est uniquement parce qu'on a indûment greffé sur cette question scientifique une question religieuse qui a échauffé les esprits et faussé la droite raison. Si, au lieu du Christ, il s'était agi d'un Sargon, d'un Achille ou d'un Pharaon quelconque, personne n'eût trouvé rien à redire.

En refusant d'admettre ma note aux *Comptes rendus*, on a oublié qu'il se trouve dans ce recueil des choses bien autrement hypothétiques, des théories (je peux les citer) qu'aucune expérience ne corrobore, et nombre d'autres qui sont appuyées sur des arguments bien autrement fragiles que ceux que nous apportons ici. Mais il ne s'agissait pas de choses touchant à la religion. Là est toute la différence.

On nous reproche de n'avoir pas vu le linceul, mais seulement des photographies, faites d'ailleurs dans des conditions qui en rendent la loyauté extrêmement probable. Mais nous ne l'avons jamais caché et nous avons fait tous nos efforts pour examiner le linceul lui-même. Une première tentative faite par l'intermédiaire du baron Manno a échoué. En terminant ma communication à l'Académie, j'ai hautement déclaré que nous n'avions pas vu le linceul, que c'était là une grave lacune comportant certaines réserves quant aux conclusions à tirer de l'argumentation; et j'ai demandé à l'Académie de nommer une commission à l'effet d'obtenir l'autorisation de voir le linceul et d'en faire l'examen scientifique. Ce n'est point ma faute si cela m'a été refusé, non, d'ailleurs, par l'Académie, qui n'a point été consultée et qui peut-être en eût décidé autrement.

Dira-t-on qu'il eût fallu s'abstenir de toute recherche d'après les seules photographies ? Combien de travaux ont été faits sur les reproductions de documents; et quel mal y a-t-il à se servir de ces reproductions quand on a de bonnes raisons de les tenir pour exactes, quand on n'a pu se procurer le document original et quand on dit honnêtement ce qu'on a fait et sur quels matériaux on a travaillé ? S'il s'était agi d'un fossile unique, détenu par l'empereur de Chine et dont on aurait péniblement obtenu un moulage, personne n'aurait trouvé mauvais qu'un paléontologiste décrivît ce fossile, surtout s'il avait trouvé sur ce moulage des traces de structure histologique que les Chinois eussent été incapables de produire parce qu'elles auraient supposé des connaissances qu'ils n'ont pas. La comparaison est frappante avec ce qui arrive pour le linceul.

Je n'ai pas voulu faire ici une discussion complète de la question du linceul. Je sais les objections qui ont été soulevées : l'aveu du faussaire, la photographie par transparence, les trente-neuf linceuls qui se trouvent de par le monde, le fac-similé de la Bibliothèque nationale, les positifs donnant les négatifs directs parce qu'ils sont tirés en rouge (!!), l'écart de 2 centimètres entre les deux images et la nécessité d'un écart d'un mètre etc., etc.; je connaissais la plupart d'entre elles avant de faire ma communication à l'Académie, et je sais ce qu'elles valent. C'est à M. Vignon que revient le droit et le plaisir de renverser ce frêle échafaudage.

J'ai voulu seulement établir sur une pièce imprimée et signée de moi ce dont je veux être responsable, pour n'être pas jugé sur des racontars où l'on confond les personnes et les choses.

Il n'y a rien dans toute cette affaire du linceul qui soit démontré à la manière d'une vérité mathématique ou d'un fait d'observation; mais il y a un ensemble de considérations pour et contre dont on a le droit de faire la balance. Or, tout bien pesé, je reste convaincu que l'image du linceul n'est pas une peinture, œuvre d'un faussaire, qu'elle n'est pas une empreinte, qu'elle est une reproduction naturelle du cadavre enseveli, par un phénomène physico-chimique semblable dans ses allures générales, sinon identique en tous points, à celui invoqué par M. Vignon. Y a-t-il eu intervention d'un faussaire, non pour faire l'image, mais peut-être pour retoucher, à une époque plus ou moins récente, soit le linceul, soit les documents photographiques ? En moi, l'homme dit non; mais le savant, qui doit écarter les considérations d'ordre moral, fait les réserves de droit et réclame l'examen du linceul avant d'affirmer. Quant à l'identification du personnage avec le Christ, je crois aussi, tout bien pesé, qu'il y a de plus fortes raisons pour l'admettre que pour la repousser, et jusqu'à preuve du contraire, je l'admets comme fondée. Mais je reconnais volontiers qu'il y a là une question d'appréciation, que le coefficient qui donne leur valeur aux différents arguments a quelque chose d'un peu arbitraire, et que d'autres peuvent juger autrement. Malheureusement, je ne vois guère ce qui pourra jamais trancher la question dans un sens ou dans l'autre.

En tout cas, je prétends, dans cette affaire, avoir fait œuvre vraiment scientifique et nullement... cléricale. Je demande pardon de ce mot, auquel je ne trouve pas un synonyme bref et convenable, aux personnes dont il pourrait blesser les convictions que je respecte, bien que je ne les partage pas.

J'ai été fidèle au vrai esprit scientifique en traitant cette question préoccupé du seul souci de la vérité, sans m'inquiéter si cela ferait ou non les affaires de tel ou tel parti religieux. Et ce sont ceux qui se sont laissés influencer par ce souci qui ont trahi la méthode scientifique.

Je n'ai point fait œuvre cléricale parce que cléricalisme et anticléricalisme n'ont rien à voir dans cette affaire. Je considère le Christ comme un personnage historique et je ne vois pas pourquoi on se scandaliserait qu'il existe une trace matérielle de son existence.

Quant à la question de savoir s'il était Dieu et fils de Dieu, s'il a ressuscité le jour de Pâques pour monter au ciel, etc., etc., je n'en ai rien dit parce que je n'avais rien à en dire. Ceux qui veulent savoir ce que je pense dans cet ordre d'idées n'ont qu'à se reporter à mon ouvrage sur l'Hérédité[3] (p. 184 et 813). Il y a là certaine phrase très caractéristique sous ce rapport. Ladite phrase m'a fait assez de tort auprès de certaines personnes au moment où j'étais candidat à l'Académie pour que j'aie le droit de la rappeler le jour où j'ai besoin de montrer ce que sont mes opinions philosophiques.

Yves Delage
de l'Institut

---

[3] À la fin de son article, Yves Delage renvoie à quelques phrases de son livre sur l'hérédité. Dans un livre intitulé *La structure du protoplasma et les théories sur l'hérédité et les grands problèmes de la biologie générale*, par Yves DELAGE, Professeur à la Sorbonne, Paris, C. Reinwald et Cie, 15 rue des Saints Pères, 1895, on lit effectivement, aux pages indiquées par Y. Delage, quelques phrases bien significatives. Il faudrait pour bien les analyser ne pas les séparer de leur contexte. Nous n'en donnons ici que de courts extraits. On lit, p. 184 :«*... il n'y a d'autre hypothèse possible que celle de la génération spontanée de toutes les espèces, même supérieures, et celle de leur création par une puissance divine quelconque. Ces deux hypothèses sont aussi extra-scientifiques l'une que l'autre...*» et, plus loin, p. 813 :«*...On n'a pas plus le droit à notre époque de traiter dans un livre scientifique sérieux de l'intervention divine que de la génération spontanée des formes supérieures...*». Ailleurs, Y. Delage écrit aussi (p. 401) : «*...Même dans leurs hypothèses les plus hardies, les sciences naturelles ne doivent faire appel qu'aux forces naturelles et tout ce qui tient à l'âme ou à la divinité leur est étranger*».

LE VISAGE DU SUAIRE

Texte de Sylvie GERMAIN

paru dans un recueil de ses œuvres intitulé *Céphalophores*
L'un et l'autre NRF, Gallimard, 1997, pp.116-137.

reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et des Éditions Gallimard

Ni lune, ni soleil, ni étoiles
ne m'ont éclairé
mais la nuit
et la lumière de l'amour en moi
Ses rayons transpercent mon corps.

GUNNAR EKELÖF

Il y eut une femme déclarée bienheureuse pour les siècles des siècles. Elle conçut un enfant en son corps de vierge, le mit au monde en pleine nuit. L'enfant grandit, il se fit homme, et sa vie fut un incessant vagabondage. Il conjugua le verbe vivre à un temps tout en accéléré où l'urgence vibrait; auprès de lui l'éternité battait dans le pouls du présent. Il fit fusionner l'acte de parler avec celui de marcher, semant partout sur son passage des signes étranges à la volée. Ses pas étaient sonores, ses gestes étaient paroles, ses paroles mouvement, et tout en lui était élan.

On brisa son élan, on entrava ses pas, on exténua sa parole.

C'est qu'il posait tant de questions, si dérangeantes et troublantes, et il défiait continuellement, avec une abrupte insolence, toutes les évidences. De lui-même il demandait, à brûle-pourpoint: « Qui dit-on que je suis ? », non parce qu'il s'ignorait lui-même, — il se connaissait jusqu'au vertige et à l'angoisse, mais pour sonder le cœur et l'esprit de celles et ceux qu'il côtoyait, et mesurer l'ampleur de leur méprise, de leur aveuglement à son égard, ou de leur clairvoyance, parfois. Mais certains, que ses intempestives semailles de questions et de signes exaspéraient, résumèrent la réponse en un constat en forme

de sentence: « Cet homme fait beaucoup de signes » (Jn. 11, 47). Il venait en effet d'en accomplir un de trop, — il avait osé transgresser la loi de nature la plus implacable en rappelant un mort à la vie; du coup, en contrepartie, il fut décidé de le précipiter au plus tôt dans la mort.

« Qui dit-on que je suis ? »— Celui qui doit mourir.

Il y eut un champ de lin. Il fleurit; ses fleurs fines, fugaces, prirent la couleur du ciel. Il y eut un champ bleu vif, lumineux, qui ondulait doucement sous le vent. Peut-être l'homme au sujet duquel on disait tant de choses contradictoires traversa-t-il un jour ce champ, au cours de ses incessantes déambulations ?

On coupa le champ de lin; des mains voletèrent parmi les hautes tiges ainsi qu'une nuée d'oiseaux pâles. Et les tiges furent mises à rouir, puis battues.

L'homme, lui, fut mis à souffrir, et fouetté jusqu' au sang.

On tissa un drap de lin. Long et blanc comme un rayon de lune détaché de son astre, comme une peau de lune qui aurait mué, ou bien comme un pan de ciel d'aube épuré de pénombre, encore vierge de nuages, de profils d'oiseaux.

On prépara un drap de lin, long et pur ainsi qu'une pause tirée entre un avant et un après, un silence ouvert dans la clameur du monde; long et nu comme un tégument de patience, un sédiment déposé par le vide.

L'homme, lui, fut préparé pour son trépas.

On plia le drap de lin, à la façon dont se joignent deux mains, paume contre paume, en signe de recueillement. Et l'on coucha entre ces deux minces paumes végétales l'homme dont on venait de réduire à néant le verbe vivre qu'il avait conjugué à l'absolu du présent, jusqu'à même le réarticuler sur fond de mort consommée. « Lazare, viens dehors! » avait-il ordonné au cadavre déjà à demi putréfié, et le défunt lié de bandelettes avait obtempéré.

On étendit en hâte, en honte et en douleur, sans même prendre le temps de le laver, le cadavre souillé de sueur, de crachats, de larmes et de sang, de l'homme à l'instant descendu d'une croix d'infamie où on l'avait cloué sur le mont Golgotha,— le mont du crâne où, d'après la légende, aurait été déposé le crâne d'Adam.

Et là, entre ces mains de lin, on le laissa, seul, infiniment, au creux d'un tombeau taillé dans le roc.

« Qui dit-on que je suis? » — Celui qui est lamentablement mort.

La nuit tomba, et les pleurs des femmes au loin tintaient tout bas dans le silence; les flammes du Shabbat vacillaient dans leurs larmes, les chants sombraient dans leurs sanglots.

La nuit souffla son froid vent noir. Les pleurs des femmes au loin se turent. Les endeuillées s'endormirent, harassées de chagrin. Et parmi elles se tenait celle que les âges devaient déclarer bienheureuse. En cette heure, pourtant, son affliction n'avait ni garde ni mesure, — le fruit béni de ses entrailles venait de lui être arraché, profané, et ses entrailles béaient de vide et de stupeur.

Son fils demeurait à présent dans d'autres entrailles, rugueuses et glaciales, dans un giron de roche. Mais la mère ignorait que deux paumes de lin enserraient le corps supplicié de son fils, avec autant de douceur que ses propres mains de chair avaient autrefois porté le frêle corps nouveau-né.

Son enfant nouveau-mort, — elle ne savait que cela, la mère orpheline d'amour et hantée de douleur. Elle ne savait rien d'autre. La vision de son fils ruisselant de sueur de sang, le dos lacéré de coups de fouet, les genoux écorchés, le visage meurtri et la tête toute hérissée d'épines, les pieds et les poignets troués d'énormes clous, et le flanc transpercé d'un coup de lance, — cette vision-là aveuglait chacun de ses instants, dévastait ses paupières, et son cœur n'était plus que désastre.

Et pourtant. Oui, pourtant, le mystère qui avait présidé à la venue au monde de son fils allait reprendre essor en une splendeur inouïe du fond même des ténèbres où gisait le corps du défunt. Car il n'avait pas fini, ce fils tellement déconcertant, de conjuguer le verbe vivre malgré la terrifiante flagrance de sa mort. Son corps rigidifié dans les sanies de la souffrance qu'il avait endurée, évidé de son sang qui maculait sa peau, entra alors, non pas en décomposition comme Lazare qui « sentait déjà » lorsqu'il fut rappelé à l'ordre de la vie, mais en une très étrange et subtile combustion. Le verbe vivre, tranché à la racine, arraché de la chair et du cœur, se rétracta jusqu'à se concentrer en zéro absolu, — un rien infime autant qu'immense, un

trou d'air fou aspirant brutalement le souffle pour le précipiter, le pulvériser dans le vide.

Mais, tout comme il avait vécu sur un rythme rapide, pressé, cet homme à présent pétrifié au creux d'un tombeau se mit à traverser les degrés de la mort à toute allure, à la vitesse de la lumière. Et, sitôt qu'il fut parvenu au fin fond de la mort, — ce trou noir à la force gravitationnelle si intense que rien, pas même la lumière, ne peut plus en ressortir, il défia cette ténébreuse puissance, en transgressa les lois pourtant inflexibles et, à la façon d'un plongeur descendu au bas fond de la mer se repropulse vers la surface d'un grand coup de talon, il s'élança de nouveau vers la vie. Et il déracina des antres du Shéol qui « dilate sa gorge et bée d'une gueule démesurée » (Is. 5, 14) le crâne d'Adam creusé de noir mutisme pour le réinviter dans le grand jeu du monde et de l'éternité. La terre, au Golgotha, résonna d'un silence nouveau, fin comme un chant de source jaillie en plein désert.

Il inventa un temps inédit, inconnu des grammaires, insoupçonné des hommes, pour reconjuguer le verbe vivre par-delà sa brisure radicale et lui restituer de nouvelles racines, non plus dans la chair et le sang, mais de pure énergie, celle puisée dans l'Esprit.

Il y eut donc, dans la nuit de la roche, une totale décrue de vie, une extinction du souffle, un naufrage absolu dans la mort, et, lorsque tout fut consommé, il y eut inversion du mouvement, — la vie soudain s'en revint en un reflux étincelant, le souffle resurgit avec la force d'un vent stellaire, et le cadavre du supplicié fut un instant saisi d'ardeur, embrasé du dedans, porté à haute et douce incandescence.

Il y eut, dans la nuit du tombeau, une illumination, aussi brève qu'intense. Nul ne la vit, pas même la mère dont le nom de bienheureuse venait pourtant de prendre tout son sens. Seules les deux paumes du linceul repliées sur le corps plombé de mort furent éblouies par cette fulgurante crue de lumière, et, seules, elles en gardèrent mémoire.

« Qui dit-on que je suis ? »— Nul ne le savait encore, tous le croyaient mort à jamais.

Au matin, l'homme avait quitté son linceul, il était sorti du tombeau sans que quiconque l'en délivre ni même l'appelle du dehors. L'appel, il le portait en lui depuis l'origine.

Comme un oiseau s'évade d'entre deux mains qui le tenaient captif, comme une lueur sourd et 'envole d'entre deux paumes en prière, il s'en alla dans la fraîcheur de l'aube, dans le silence bruissant du petit jour. Il était si pauvrement vêtu, — presque nu, et il semblait si vulnérable avec ces plaies qui déchiraient ses pieds, ses poignets, son torse et son visage. Il luisait d'un éclat d'eau diaphane, de flamme frêle, et il était intouchable. Le feu très mystérieux qu'il était allé quérir aux confins de la mort brûlait encore en lui, à fleur de sa peau.

Dans le tombeau qu'il venait de déserter il avait laissé les linges de son ensevelissement. Le linceul gisait sur le sol.

Le drap de lin reposait là, ainsi qu'un témoin silencieux. En lui avait eu lieu la plus extraordinaire alchimie du verbe, du souffle et de la chair jamais réalisée sur la terre des vivants, — sur la terre des mortels. Et il gardait secret ce lumineux prodige, comme on tait un amour qui vient d'éclore à l'orient du cœur, inespéré en son ampleur et sa splendeur.

Mais un tel secret de fol amour ne peut être complètement enfoui, il irradie discrètement jusqu'au visage de celle, de celui que vient de visiter la grâce amoureuse et dont le regard resplendit alors d'un poudroiement de joie, dont la bouche frémit d'une onde de sourire sans raison ni mesure.

Ainsi fit le linceul, tout à la fois gardant farouchement secrète son obscure merveille, et, l'air de rien, la trahissant. Nul ne peut entièrement masquer un émoi qui l'embrase; la peau est si poreuse et si impressionnable que le cœur en fait au gré de ses élans un miroir fugace, un aveu fugueur, une brève de vif amour dédiée à l'autre. Toute peau d'amant, d'amante, est palimpseste où la pensée et le désir de l'autre incessamment font retour et s'écrivent d'une écriture tremblée.

Le drap de lin, lui, se transmua en un très insolite palimpseste où l'intégralité du corps de l'homme supplicié avait laissé sa trace, — face et dos. Un tissu « corpuscrit ». Et la longue empreinte sur lui déposée était plus fine et floue qu'une buée, — une trace à l'extrême limite du visible, dénuée de contours. Juste une légère roussissure couleur d'ambre et de paille, ou de sanguine délavée. Le drap avait capté l'instant très fugitif où le corps mort s'était subitement échauffé, lançant l'éclat de son éphémère ignition à la vitesse et la puissance d'un éclair.

Car le corps mort s'était révélé foudre, décharge d'intense énergie produite en pleines ténèbres entre le temps humain, dont se brisaient ainsi la finitude et l'irréversibilité, et l'éternité divine, dont s'entrouvrait le seuil pourtant inaccessible.

Mais il s'était agi d'une foudre fort singulière, — elle avait frappé tout en douceur et en silence, sans quoi le drap eût été consumé. Or celui-ci ne subit nulle violence; ce fut une caresse ardente qu'il reçut, et de ce frôlement de feu il conserva un souvenir indélébile à fleur de sa mémoire de lin.

Haute mémoire végétale entre-tissée à l'éternel, et demeurant tenace en son secret, et si vivace en sa promesse d'aveu.

*

Or donc l'homme matutinal s'en alla hors du tombeau, s'éloigna pour toujours de la mort, — et déporta la mort à jamais hors du monde. Il venait d'accomplir son ultime signe.

Il chemina dans la roseur de l'aube, dans la beauté de la vie retrouvée, humant l'odeur du jour naissant. Du jour à tout jamais renaissant. Il repartait en quête de ses frères, de ses sœurs d'âme et de pensée, pour les laver (eux et elles qui n'avaient pas eu le temps de procéder à sa toilette de défunt) de leurs larmes de deuil. Pour les délivrer de ce deuil et de leur désespoir, et leur faire don de la plus vaste espérance. Son corps de gloire était vêtu comme un gueux, ses pieds percés foulaient avec allégresse l'herbe humide. Et sous son bras il portait la tête d'Adam, — invisible dans son extrême nudité, et tout infusée de matin, éblouie d'étonnement après tant de millénaires passés au fond des limbes.

Peut-être longea-t-il un champ de lin, en revenant vers la ville ? Et le front transparent d'Adam réverbéra la danse des tiges.

Il n'avait nul souci des linges funéraires dont il s'était défait à son retour au monde et qu'il avait laissés au creux de son tombeau à présent grand ouvert. Son suaire-lange de jeune mort à nouveau né traînait là-bas, en amont de ses pas; vraiment il n'avait cure de cette exuvie de tissu qui témoignait pourtant de sa résurrection. Seul importait ce corps second qui désormais était le sien, et qui marchait dans la rosée.

Un corps prodigue et prodigieux, — en se relevant de la mort, tel un épi de vent solaire se redressant à contre-nuit, n'avait-il pas projeté un ange en guise d'ombre ? Son corps de gloire ne donnait plus d'ombre, il créait des anges tant il répandait de clarté, de générosité d'être, d'énergie spirituelle. Et l'ange surgi à l'instant de la résurrection était demeuré un moment dans le tombeau vide, il avait rangé les linges puis s'était assis, étincelant dans la pénombre du caveau pour attendre la visite des femmes porteuses de myrrhe et leur annoncer la très folle nouvelle.

Qui ramassa ces linges, qui recueillit le drap de lin imperceptiblement roussi de miraculeuse mémoire ? On l'ignore, on vague dans l'inconnu, on s'aventure dans un dédale d'hypothèses. Toujours est-il que le linceul-lange fut emporté.

Les disciples, qui vraisemblablement le prirent, virent-ils la silhouette dédoublée de leur maître qui obombrait le suaire? Évaluèrent-ils l'extrême importance que revêtait cette roussissure produite par le corps de leur Seigneur, en son avers et son envers ? Tout objet touchant à la mort, et particulièrement à celle, ignominieuse, de leur imprévisible maître, ne pouvait que leur causer malaise et répugnance. Mais ils ne détruisirent pas ce linge tout à la fois impur et sacré. Ils le cachèrent. Ils le confièrent au temps. Et les années, puis les siècles passèrent.

*

Et les siècles passèrent, que violentèrent guerres et persécutions en tout genre. L'unique et muet témoin de la résurrection du Christ louvoya entre ces récifs de haine et de fureur. Il traversa le temps en clandestin.

Un linge voué à l'ombre, au secret, et qui donc dériva vers le désert de l'oubli en faisant se lever à mesure la rumeur des légendes. Un drap toujours plus entre-tissé d'imaginaire.

Il serait resté caché pendant un très long temps dans une niche creusée au-dessus de la porte ouest d'Édesse, ville où il aurait trouvé refuge après le siège de Jérusalem. Il se tenait là-haut, au fronton d'une porte à la lisière de la ville, tel un oiseau nocturne nidifiant dans l'oubli pour mieux veiller sur la mémoire inscrite en lui. Mais de ce caveau suspendu il fut aussi retiré. On l'emmena poursuivre ailleurs son long songe de lin et de lumière brumeuse.

Il serait cette énigmatique image dite d'Édesse, nommée aussi Saint-Mandylion, et déclarée « non faite de main d'homme », que les armées byzantines raptèrent lors d'une bataille et qu'ils apportèrent en grande solennité à Constantinople où plus tard vinrent les Croisés qui à leur tour la contemplèrent avec vénération,— puis avec sourde concupiscence.

L'image présentée par le Saint-Mandylion se réduisait au visage et à la partie supérieure du buste de l'homme d'ombre ; le linceul aurait été plié en deux puis en quatre, et placé dans un cadre recouvert d'un treillis ouvragé. Un fragment d'image, donc, que l'on ne pouvait apercevoir qu'à travers une fenêtre à croisillons. L'oiseau nocturne était en cage.

Ce fragment fut cependant suffisant pour profondément impressionner tous ceux qui l'observèrent, et en premier les peintres dont la vision du Christ fut alors transfigurée.

Ainsi s'opéra un nouveau « transfert d'image », — après celui, inaugural, unique en son genre, du corps entier du supplicié sur le drap sépulcral, ce fut celui, second et démultiplié, de cette trace sur le bois des icônes. Le visage du Christ représenté à partir du VI^{e} siècle par les peintres d'icônes emprunta en effet au portrait mystérieusement formé à la surface du suaire ses traits et ses détails. Le transfert d'image se fit alors illimité, il se répercuta dans le regard des peintres dont la vision fut unifiée, et codifiée; les artistes devinrent les traducteurs, plus ou moins fidèles et inspirés, du plus grand poème visuel jamais accompli. L'écho, devenu polychrome, nimbé d'or, de l'image à l'origine monochrome et si évanescente, essaima en tous sens, égrenant sa splendeur dans les yeux des foules qui partout en Orient chrétien vénéraient les icônes. Au fil du temps, vague par vague, la buée d'image qui rosissait le suaire se déposa dans le regard, diurne et nocturne, des hommes, éclaira en sourdine leur

imaginaire, s'enracina dans leur mémoire, s'infiltra dans les réduits et dans les oubliettes qui cernent et creusent leur conscience.

Et d'est en ouest se répandit l'image, comme une bruine lumineuse dispersée par le vent.

Une image à éclipses. Après la chute de Constantinople le linceul aurait disparu; il n'en finissait décidément pas d'être voué à l'obscurité, au silence, au mystère. Oiseau immensément nocturne, farouche, tenant ses ailes repliées, sa bouche close et ses paupières fermées, — paupières qu'avaient couvertes deux pièces de monnaie en menues oboles à la mort; il continuait à nidifier dans les coulisses du temps et de l'Histoire, couvant, toujours à l'insu du brouhaha du monde, son songe à forme humaine armoriée des stigmates de la flagellation, de l'outrage et de la crucifixion.

Son songe à forme humaine, irradié par un corps qui était plus qu'humain.

Le suaire serait passé aux mains des Templiers, et aurait été cette image terrible et merveilleuse qu'ils adoraient dans le plus grand secret, jusqu'au jour où ils furent conduits au bûcher pour être brûlés vifs. Et le drap de lin rôda de nouveau dans la clandestinité avant de reparaître en un lieu si ordinaire, à Lirey, dans le diocèse de Troyes, que l'on ne crédita que de peu de valeur la silhouette en clair-obscur figurant sur ce tissu surgi on ne savait ni d'où ni comment, et on la soupçonna de n'être qu'un simulacre.

Puis il voyagea encore, oiseau nocturne et migrateur sans fin en quête d'un refuge. Du nord vers le sud l'image transhuma.

Une image errante, toujours mêlant l'impur et le sacré, le doute et la croyance, et la mort et la vie, l'humain et le divin, l'impossible et le surnaturel. Une image tout en plis et replis, incertaine et puissamment troublante, semant partout sur son passage des questions à foison, des conflits de passions.

*

Tant de siècles ont passé depuis l'avènement de l'image « non faite de main d'homme ». Tant de siècles ont passé, qu'ont ravagés les guerres. Tant de guerres ont eu lieu, en ce seul dernier siècle, et

l'auront mutilé. Tant de morts, de supplices endurés, qu'ils sont indénombrables. Tant de visages donc auront été frappés, outragés, et exilés du jour. Tant de corps auront été meurtris, humiliés, affamés, et réduits à néant.

Et, dérivant dans les remous du temps, il y a ce long drap, frêle radeau de lin rescapé des naufrages, portant, couchée sur lui comme en apesanteur, double trace d'un homme qui fut martyrisé, cloué en croix, descendu au tombeau, puis qui est revenu du non-lieu de la mort. Les marées du hasard (toute marée obéissant à des lois et des forces) l'ont fait s'échouer à portée de nos mains, de nos yeux. Épave fabuleuse, miraculeuse peut-être, ou bien chef-d'œuvre frauduleux, qui gît parmi les choses de ce monde, offerte à la curiosité des hommes, à l'enquête sans cesse recommencée et toujours plus aiguë des savants, mais qui ne livre des révélations que pour mieux maintenir son secret. L'âme de son secret, qui demeure intouchable, comme le fut l'homme qui sortit du tombeau en un lointain matin de printemps et que croisa Marie de Magdala aux portes de Jérusalem. « Ne me touche pas», lui dit-il.

« Ne me touchez pas », semble encore dire, doucement, fermement, la figure de l'homme étendue sur l'épave de lin. Il n'y a pas à faire violence à son mystère, à s'efforcer de l'ériger en preuve, car il ne peut, ni ne veut ni ne doit être ainsi pétrifié. Ce sont des signes, qu'il est venu offrir, juste et seulement des signes. Avec lui ces paroles d'Isaïe: « Car vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies », montent à l'aigu. Il est cependant possible de s'accorder avec sa différence, tout comme lui-même a épousé celle des humains dont les pensées sont pourtant si fantasques, incertaines, et si souvent captives de préjugés, de défiances, ou assoupies dans la paresse.

Lorsqu'il s'était tenu face à Lazare tout enserré dans ses linges mortuaires sur le seuil du tombeau, il avait ordonné: « Déliez-le et laissez-le aller » (Jn. 11, 44). Il en est de même avec le drap de lin; il faut le « laisser aller », le laisser passer tel un songe hauturier en notre esprit et notre imaginaire, le laisser essaimer des questions en archipels couleur de paille, de brume ambrée, au large de nos pensées déliées.

« Qui dit-on que je suis ? », demande muettement l'ombre affleurant le suaire. Certains prétendent qu'elle résulte d'une buée de

sang et de sueur exhalée par un corps en extrême souffrance, d'une caresse ignée produite par la mort et la résurrection; d'autres affirment qu'il s'agit là d'un prodigieux trompe-l'œil, d'un faux exécuté de géniale main de maître.

Une pièce à conviction, disent les uns et les autres, mais pour établir des preuves adverses.

« Qui dit-on que je suis ? », insiste l'ombre qui jamais ne répond. Un poème « en négatif » à recueillir en son absence même, en son silence, en son obsédant secret, pour que lentement il s'éclaire, murmure et se déploie.

*

Mais ce n'est pas seulement sur le suaire qu'il y a eu transfert d'image, dépôt de force au comble du dénuement, ni seulement sur le bois des icônes que se sont opérés report et traduction de cette image énigmatique, de sa beauté paradoxale; c'est aussi en transparence de tout visage.

Nous vivons dans un jeu de miroirs illimité. Miroirs de peau, de peau à larmes et à sourire, à coups et à caresses, vouée aux rides, à la poussière enfin, car peau formée à l'origine par une nuée de poussière soulevée du sol par le vent de l'Esprit.

Psychés aussi que sont les visages, les corps de mort en lesquels se plombent un jour nos proches, et vers lesquels nous nous penchons pour un dernier regard, un baiser d'adieu, une ultime question qui reste sans réponse; reflets aveugles et aveuglants. Miroirs anamorphotiques.

Miroirs de peau humaine étamés de lin blanc que roussit une ombre toujours à révéler, à ranimer; miroirs de chair où luit un obscur frisson, comme une bouffée de vent parcourant un champ de lin au crépuscule.

Miroirs labiles où gît un immense mystère corpuscrit qu'il conviendrait de lire avec un regard tactile et auditif, de retranscrire en mémoire vive et de porter jusqu'au bout de nos jours. Jusqu'à cette heure imprécise où notre souffle s'enfuira, s'envolera loin de notre corps, pour aller se déposer comme une buée quelque part dans l'invisible, trace parmi des myriades et myriades de traces semées sur la doublure du temps, toujours plus ample et constellée.

Doublure de lin du temps qui va, du temps en marche, inexorable, mais qu'une unique trace parmi les multitudes passées et à venir parsemées sur elle a suffi, en fulgurant, à déchirer, à percer d'une trouée éblouissante, — d'une échappée belle comme un éternel et vivace aujourd'hui.

« Qui dit-on que je suis ? » — Une trace, laissée au creux du temps, en relief dans l'absence, en perspective dans l'invisible; un silence tintant aux confins de nos questions, de nos doutes, — un chant tu qui attend à l'orée de notre mort. Qui nous attend.

INFORMATION

Nous avons appris récemment que le nom de baptême de la dernière promotion de Saint-Cyr-Coëtquidan était celui du capitaine DUBARLE.

En magnifiant ainsi les hautes vertus dont le capitaine Dubarle avait fait montre en toutes circonstances, on le donnait en modèle aux jeunes officiers à leur entrée dans la carrière.

En service dans les goums au Maroc, il avait pris part activement à la campagne d'Italie, puis aux opérations de débarquement en Provence et de libération du sud de la France, au cours desquelles il avait été blessé, avant de tomber glorieusement dans les Vosges à la tête de son unité, lors de la campagne d'hiver 1944-1945.

Nous voudrions assurer le Père A-M DUBARLE, op. que nous nous associons à l'hommage solennel qui a été rendu à la mémoire de son frère.

Pour voir le LINCEUL de TURIN lors de l'Ostension (18 avril - 14 juin 1998)

Tous ceux qui veulent voir le Linceul de Turin en 1998 doivent obligatoirement procéder à une réservation (jour et heure). Ceci permettra d'éviter les longues files d'attente. Les visites sont prévues de 7 h à 20 h dans la Cathédrale de Turin.

A partir de la France il suffit d'appeler le **08 00 90 76 74** (N° gratuit), tous les jours, de 9h à 13 h et de 14 h à 18 h. (heures locales de Turin). Il y a un accueil en français. On réserve un jour et une tranche horaire de une heure. La réservation est gratuite.

On peut aussi réserver par Internet, à l'adresse **http://www.sindone.regione.piemonte.it** mais, à ce jour, tout est en italien. On y trouve aussi un graphique présentant le nombre total de visiteurs prévus et le nombre de réservations encore disponibles pour chaque jour.

PROCURE
MNTV

110, Bd St Germain
75006 PARIS

AUDIOS cassettes
VIDEO cassettes
RELIEFS
IMAGES
LIVRES
DOCUMENTATION

DOCUMENTS
sur le LINCEUL de
TURIN
Prêt gratuit par
l'Association
MNTV

PROCURE
MNTV

110, Bd St Germain
75006 PARIS

L'abonnement donne droit à 4 numéros expédiés par la poste à votre adresse.

Prix de l'abonnement :

* **pour les membres de l'Association MNTV : 60 FF**

(Le prix annuel de la cotisation est de 100 FF . L'abonnement est de 60 FF. Le total versé est de 160 FF)

* **Pour un abonnement à quatre numéros : 90 FF**

* **Prix d'un numéro : 22 FF**

(frais de port et expédition en supplément)

Date de parution de ce numéro : **Janvier 1998** - Impression: Evêché de Versailles